

Gabrielle Poulin

Le romancier moderne ne peut rester accroché à une rive du passé

Donald Smith

Number 34, Spring 1985

De l'écriture à la lecture

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/43212ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (print)

1923-2381 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Smith, D. (1985). Gabrielle Poulin : le romancier moderne ne peut rester accroché à une rive du passé. *Liaison*, (34), 34–37.



gabrielle poulin :

Le romancier moderne ne peut rester accroché à une rive du passé

— une entrevue de —

Donald Smith*

Qu'il est rassurant de savoir que le monde merveilleux des livres ne sera jamais remplacé par les vidéos et les microfilms. Un beau roman est irremplaçable. Il est fait pour être touché, contemplé. Ses parfums particuliers nous suivent pendant de longues heures, et, d'une certaine façon, ne nous quittent jamais. Tel est le pouvoir fantastique de la mémoire et des mots. Voilà ce que je me disais alors que je m'apprêtais à poser des questions à la romancière Gabrielle Poulin. L'imposante bibliothèque ornant les murs du salon de M^{me} Poulin me rappelait que j'avais face à moi une des critiques littéraires les plus respectées du Canada français. Maintes fois, je l'avais entendue à la radio ou lue dans *Lettres québécoises* et *Le Droit*. J'aime sa façon de parler des livres. Elle donne envie de les lire. Elle sait piquer la curiosité de ses lecteurs. Mais trêve de réflexions! Gabrielle Poulin vient de me sourire. Je mets mon magnétophone en marche, et c'est par un magnifique après-midi ensoleillé du mois d'octobre que nous commençons à parler de la littérature et des littératures : celle du Québec et de l'Ontario français.

DS Vous lisez beaucoup de littérature québécoise. Quels sont vos auteurs préférés?

GP Depuis une quinzaine d'années, j'ai lu pratiquement tout ce qui s'est écrit en fait de romans québécois et canadiens-français. Pour exercer mon métier de critique littéraire d'une façon juste et construc-

tive, il faut que je puisse replacer les œuvres que je lis dans le mouvement d'ensemble de la littérature. Il n'y a pas de roman qui soit de génération spontanée. Je suis donc souvent amenée à relire les œuvres du passé. Plutôt qu'un auteur en particulier, disons que c'est l'évolution de cet être multiforme, toujours en devenir, qui s'appelle « le roman québécois », qui me passionne. Ceci dit, j'aime beaucoup Gabrielle Roy et... Michel Tremblay. Mais, peut-être parce que la littérature d'ici fait partie de mes préoccupations quotidiennes, quand j'ai besoin de lire uniquement pour me détendre et pour me faire plaisir, je lis des œuvres qui appartiennent à d'autres littératures.

DS En littérature étrangère, vous fréquentez quels auteurs?

GP Même si Gérard de Nerval et les poètes surréalistes m'ont certainement influencée, j'ai délaissé un peu la littérature française qui me paraît s'être sclérosée dans l'ensemble. J'ai découvert des univers romanesques passionnants dans les littératures allemande, italienne, sud-américaine, australienne... Si vous me mettez sur cette piste, nous pourrions parler pendant des heures. Des livres qui m'ont bouleversée? *Belle du Seigneur* d'Albert Cohen, *Narcisse et Goldmund* de Hermann Hesse, *La Marche de Radetzky* de Joseph Roth, *Cent Ans de solitude* de Gabriel Garcia Marquez, *Une femme* de Peter Hørling, *L'Œil du cyclone* de Patrick White, *La Storia* d'Elsa Morante.

DS Vous habitez en Ontario depuis presque quinze ans. Vous êtes-vous impliquée dans l'effervescence de la littérature franco-ontarienne?

GP Je me suis beaucoup intéressée aux recherches de mon mari, René Dionne, qui essaie par tous les moyens de faire connaître et de promouvoir la littérature régionale. Nous préparons ensemble une anthologie des poètes outaouais et franco-ontariens. Je collabore assez souvent à la page littéraire du journal *Le Droit*. J'ai participé activement aux rencontres d'écrivains : celle de Sudbury, en 1982; celle de Timmins, en 1984. Je suis avec enthousiasme la production des romanciers d'ici. Contrairement aux poètes, qui ont senti le besoin de se regrouper et de s'engager, les romanciers m'apparaissent très solitaires, sans doute comme tous les romanciers du monde. Au cours de mes visites dans les bibliothèques ou dans les classes de littérature, j'ai rencontré des gens qui écrivent un premier roman. Dans un avenir, pas trop lointain sans doute, nous verrons apparaître une nouvelle génération de romanciers franco-ontariens. Mais les romanciers sont très discrets sur la gestation de leur œuvre. Et je les comprends. Ils se défient de

*Professeur de littérature québécoise à l'Université Carleton, Donald Smith a publié un livre d'entrevues avec quatorze écrivains québécois et acadiens (*L'Écrivain devant son œuvre*, Québec/Amérique). Il vient de faire paraître un essai intitulé *Gilles Vigneault, conteur et poète* (Québec/Amérique).

l'effervescence; ils savent qu'ils doivent compter avec le temps et s'abandonner aux forces secrètes et très lentes de la germination.

DS Est-ce que vous êtes en exil ici? Est-ce que Gabrielle Poulin aurait écrit ses romans de la même façon si elle habitait Montréal?

GP Quelle question-piège! Je crois que j'ai toujours été en exil. Même à Montréal. Je suis partie de la Beauce à l'âge de cinq ans. Mon pays intérieur, c'est, comme pour tous les romanciers j'imagine, le pays de l'enfance. Chez moi, ce pays a pris la forme d'une image ineffaçable, celle de la maison de mes grands-parents. Partout où j'ai vécu, le fantôme de cette maison-là m'a suivie. Avec son jardin, son verger, le village à ses pieds, le cimetière tout près, la route au loin, les côteaux et les rivières cachées, elle parle de la naissance, de l'amour, de la continuité, de la mort et de l'espérance. Oui, j'aurais écrit la même chose à Montréal ou à Paris. Le romancier a un besoin vital de la distance, du recul. Quand je rentre dans mon bureau pour écrire, je coupe tous les ponts, excepté ces ponts invisibles que sont mes racines.

DS Le fait de vivre dans un milieu en majorité anglophone ne vous gêne donc en rien?

GP Pas dans mon écriture.

DS En quoi votre travail de critique nourrit-il vos romans?

GP Par la critique littéraire, je reste en contact avec l'actualité littéraire, mais surtout j'exerce un métier qui m'oblige à écrire. Comme pour n'importe quel art, l'aisance dans l'écriture vient avec une pratique assidue de son instrument. En outre, à la longue, les livres laissent leurs dépôts dans mon propre imaginaire. Mais je ne crois pas que mes lectures actuelles influencent le roman qui est sur le métier. Il faut beaucoup plus de temps pour que l'imaginaire assimile les apports de la vie ou des livres.

DS Vous emmagasinez?

GP Sans doute. De plus la fréquentation de la littérature contemporaine me maintient dans le courant. Je vois la littérature un peu comme une sorte de fleuve de vie qui vient de très loin. Le romancier moderne ne peut rester accroché à une rive du passé, aussi séduisante soit-elle. Il lui faut, non pas se laisser emporter par le

courant au point de perdre son identité, mais contribuer, par son propre apport personnel, à la richesse multiforme et à la force de ce courant.

DS Puisque vous avez la sensibilité d'un écrivain, quand vous parlez d'un roman, vous le faites avec les mots d'un écrivain. C'est d'ailleurs ce que j'apprécie dans vos critiques. Dans la Presse et le Devoir, certains critiques prennent un malin plaisir à attaquer d'une façon sèche et stérile les écrivains et les œuvres, comme si l'écrivain était un étudiant et le critique, un professeur qui donne une bonne ou une mauvaise note.

GP L'œuvre littéraire obéit à une nécessité intérieure, comme toute œuvre d'art. C'est un être vivant. Ce n'est pas une copie d'examen. On ne peut jouer du scalpel là-dedans. Le critique n'est pas un chirurgien. Les romanciers n'ont pas les critiques qu'ils méritent et dont l'œuvre et le public lecteur ont besoin. Le critique se prend trop souvent pour un censeur ou un juge. L'on ne s'improvise pas critique. La critique, c'est un art, soit! mais c'est aussi un métier. Ce n'est pas parce qu'une œuvre ne correspond pas à la sensibilité du critique ou à son idéologie que celui-ci peut se croire justifié de l'abattre d'un revers de la main ou de la ridiculiser. J'appelle ça du mépris, de la suffisance et du terrorisme. Je me méfie également de la prétendue objectivité de la critique. Je crois plutôt que, à l'instar du romancier, le critique a besoin de toutes les ressources de sa personnalité et de sa culture. L'on attend de lui qu'il puisse voir la place et l'importance de telle œuvre particulière dans l'univers romanesque de tel romancier et mieux encore dans les différents courants de la littérature contemporaine. Je vois plutôt le critique comme quelqu'un qui ouvre des chemins vers l'œuvre que comme un policier qui en garde les abords. Une fois découvertes des voies nouvelles d'accès ou de pénétration de l'œuvre, le lecteur décidera lui-même si le genre de demeure qu'on lui propose convient à ses goûts et à ses exigences. C'est à lui de choisir ses fréquentations et ses amitiés.

DS Dans votre premier roman, Cogne la caboche, vous racontez

l'histoire de Rachel Delisle, son enfance dans la Beauce, ses quinze années en communauté sous le nom de sœur Anna-des-Anges, ses études universitaires. Sœur Anna se libère grâce à la littérature, grâce aux mots, grâce au pays de l'enfance enfin nommé. Une question s'impose, me semble-t-il : est-ce un roman en grande partie autobiographique?

GP C'est un roman, premièrement, et je crois que tous les romans contiennent une part d'autobiographie. On fait un roman avec son expérience, ou avec ce qu'on a entendu de l'expérience des autres. C'est vrai que j'ai eu une vie assez semblable à celle de Rachel, mais dès que j'ai inventé ce personnage, Rachel s'est mise à évoluer d'une façon différente que si j'avais raconté ma vie.

DS Jusqu'à quel point êtes-vous un écrivain de la Beauce? Les auteurs québécois nés dans cette région vallonnée et fluviale, souverainement indépendante quant à sa culture et à son économie, ont été profondément marqués par elle.

GP Malgré les circonstances, je suis restée ou je suis devenue une femme de la Beauce. Mes grands-mères et mes tantes ressemblaient aux Beauceronnes que décrit Madeleine Ferron. C'étaient ou ce sont des femmes indépendantes, très fortes, physiquement et moralement. Je les admire et plus les années passent, plus je me rends compte que j'aimerais leur ressembler.

DS Les Beucerons ont la réputation d'être fiers, entreprenants. . .

GP . . . et fantasques aussi. Ce sont ces caractères reçus en héritage qui m'ont permis de songer à écrire. Les Beucerons ont les débâcles de la rivière Chaudière dans le sang. Écrire, pour moi, c'est me laisser emporter par le courant de la vie et de l'écriture. Ne pas craindre les débâcles parce que je sais que la liberté est au prix des risques qu'on prend pour elle.

DS Ce que vous dites là me fait penser à votre deuxième roman. Dans Un cri trop grand, deux femmes racontent leur enfance. Ce faisant, elles se découvrent et réapprennent à lire les signes du merveilleux. Écrire pour vous, c'est un peu la même sorte de lecture du monde.

GP C'est vrai que c'est une « lecture du monde ». Écrire, c'est découvrir et retenir ce qui fuit jour après jour. J'admire la longue patience d'un Marcel Proust qui s'acharne à réinventer le temps perdu. L'écriture est une sorte d'es-

journal de sa fille en cachette ; l'autre, occulte, qu'elle gardait toujours avec elle, dans lequel elle poursuivait ses rêves et ses chimères. Ainsi, Isabelle a installé la duplicité dans sa propre écriture. Toute écriture est mensonge. C'est à travers des fables et par

ce qui sera mon prochain roman.

DS Lui ou elle ?

GP « Lui ». Pour la première fois, je me sens prête à m'introduire au cœur de l'imaginaire masculin. Mais y a-t-il tellement de différence entre l'intériorité de l'homme et celle



Gabrielle Poulin, en compagnie de Donald Smith, dans sa salle de travail à sa résidence d'Ottawa : une des critiques littéraires les plus respectées du Canada français. (Photo : J. Villemaire)

pace vacant qui se crée autour de nos désirs et de nos rêves. Un pays merveilleux, semblable au pays sans frontière de l'enfance. Le romancier cherche sans cesse à reconquérir ce continent perdu dont sa liberté a besoin.

DS La notion du mensonge est essentielle dans votre troisième roman, Les Mensonges d'Isabelle.

GP Pendant son adolescence, Isabelle s'est vue forcée de tenir deux journaux intimes : l'un, officiel pour ainsi dire, écrit à l'intention de sa mère adoptive, Suzanne, qui lisait le

énigmes que la vérité se laisse trouver. Le romancier déploie autant d'effort pour s'approprier que pour dévoiler l'objet de sa recherche.

DS Est-ce que vous travaillez à un roman actuellement ?

GP J'ai un projet de roman en tête. Ou plutôt un personnage m'habite depuis quelques années. Je sens qu'il s'avance, se précise. Il est de plus en plus proche de moi. Bientôt, c'est lui qui va prendre le dessus. J'attends un signe de lui ; il attend peut-être de moi un peu plus de disponibilité pour envahir l'espace et la durée de

de la femme ? Ce personnage, je le vois déjà comme une sorte d'androgyne. Il m'attire et me fait peur. L'écriture, je le sais maintenant, devient souvent une sorte de corps à corps entre le romancier et ses personnages. Heureusement que de cette longue lutte, chacun sort plus autonome et plus vivant. Car, malgré tout ce que je vous ai dit ici, c'est la vie seule et la liberté qui me passionnent. J'écris pour donner toutes ses chances à la vie. ★